

Poètes romands d'aujourd'hui [suite et fin]

Autor(en): **Fournet, Charles**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Neue Schweizer Rundschau**

Band (Jahr): **9 (1941-1942)**

Heft 9

PDF erstellt am: **30.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-759617>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Poètes romands d'aujourd'hui

Par Charles Fournet

(Suite et fin)

René-Louis Piachaud¹⁾ publiait à 18 ans, sous le pseudonyme de Marcel Abaire, un volume très influencé de Baudelaire, *Sous un Masque d'Ironie*, où il promettait d'être un poète de race. Tour à tour ou à la fois acteur et auteur, critique littéraire et critique d'art, il rédige aujourd'hui avec esprit la critique dramatique du *Journal de Genève*. Autodidacte, il a accumulé dans son cerveau une foule incroyable de connaissances. Curieux de tout, il a tout lu avec passion et avec intelligence. Il a acquis seul les rudiments du grec et du latin, si bien qu'il n'a point de difficulté à lire dans le texte Horace et Aristophane. C'est un original qui sait ce qu'il veut. Il a sur les choses de son art des opinions très arrêtées. Les novateurs ne trouvent crédit à ses yeux qu'à la condition de ne pas s'éloigner de l'admirable leçon des classiques. Dans l'actuelle crise de la poésie, il foudroie au nom de la clarté française les partisans des modernes, trop exclusivement admirateurs de Claudel et de Valéry. Il ne place rien au-dessus de Racine — ce qui prouve son goût — et de Boileau, qui joignent à la vraie sensibilité la raison la mieux ordonnée. Il vous prouverait sur-le-champ, en vous récitant de sa voix un peu cérémonieuse, mais belle, toute l'Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre, que la production littéraire depuis deux siècles ne s'est jamais plus élevée à la hauteur de l'oeuvre de l'Aigle de Meaux. Il ne convainc pas toujours, mais son discours, à l'appui duquel son étonnante mémoire lui tend le texte qu'il faut, impressionne et fait réfléchir.

Il ne faut pas juger les poètes sur l'étiquette qu'ils ont choisie ou qu'on leur a imposée: classique, romantique fait-on dire à Moréas, venu à la fin de sa vie à la forme, magnifiquement dépouillée des *Stances*, des bêtises! Il n'y a que des gens qui ont du talent et d'autres qui en ont moins. Piachaud en a, et du meilleur. C'est un poète-né dans la mesure même ou sa

¹⁾ Cet article était écrit quand le Poète mourut, des suites d'un accident, le 13 novembre 1941. C'est une très grande perte pour les Lettres.

pensée s'exprime naturellement par les images les plus heureuses et dans une langue souveraine, plastique, sûre où s'affirme avec aisance une pensée claire. Poète malgré lui! assurent ses détracteurs: c'est lui rendre le plus touchant hommage.

Cette aisance, il l'a montrée dès ses premiers vers: et les derniers ont encore cette rigueur souveraine, ce mouvement qui emporte sans hésitation une inspiration magnifique jusqu'aux plus hauts sommets de la pensée. Car sa poésie n'est guère instinctive, si elle se nourrit aux sources vivantes et mystérieuses de la création poétique; c'est proprement ce que Lamartine appelait „de la raison chantée.” L'intelligence y prend cette forme ailée, aérienne, qui déconcerte ceux qui voudraient le trouver en défaut ... Il laissa paraître très tôt une pudeur, une discrétion toute classique, à laquelle il devait se tenir: ce qui ne signifie pas qu'il ait manqué d'audace! On lui a reproché parfois d'en avoir trop. Poète de l'amour, des belles amours, poète de la Vie et de la Mort, poète de la Cité et de la Patrie, il n'est aucun grand thème qu'il n'ait traité avec une probité d'artiste; ce qui lui vaut l'admiration de ceux pour qui la poésie n'est point belle seulement de son mystère ou de son obscurité, mais de sa clarté et de sa profondeur unies, qualités que n'ont point méprisées, ce me semble, les Racine, les Baudelaire et les Goethe, qui passent pour avoir eu quelque sens de la poésie authentique.

J'avoue qu'il y a de la sottise à vouloir nier un poète qui se meut si aisément dans le monde du verbe: il nous laisse ébloui devant l'éternelle jouvence d'un talent ou d'un génie qu'aucune difficulté ne rebute, et qui sait composer avec la variété de la vie un chant sans cesse renouvelé. Qu'on lui préfère d'autres poètes, c'est affaire de goût, et le temps dira qui avait raison. Pour nous, qui professons l'éclectisme le plus scandaleux, nous osons dire que ces poèmes sont beaux comme le soleil, comme la lumière, comme la nuit. Qu'on vocifère avec Barbey d'Aurevilly: *Je te hais soleil....* le soleil n'en brillera pas moins sur cette pauvre terre où Ramuz, lui, — mais lui seul — a pu nous faire craindre, un jour, qu'il ne reviendrait pas!

Que penser maintenant des plus récentes tentatives des jeunes? Il est souvent difficile de distinguer l'authenticité de la mysti-

fication dans l'oeuvre de ceux qui, jouant à la surenchère poétique, se veulent plus mystérieux que M. Paul Valéry, plus profonds ou plus „modernes” qu'un Claudel! Car ce qui leur importe, ce qui leur paraît essentiel trop souvent, c'est moins d'être vrais qu'insaisissables.

Ils se piquent d'être difficiles, obscurs, hermétiques. Je ne ferai de chicane à personne. Je constate avec plaisir qu'on s'est lassé de cet ésotérisme sans revenir à cette autre forme de la mystification, et plus redoutable, qu'est le poème sage, où s'alignent, sans surprise, des vers gentiment ronronnés au rythme d'alexandrins académiques.

Non, l'heureux signe d'une réaction en profondeur, c'est ce besoin instinctif du poète moderne de construire, fût-ce légèrement, le monde obscur de ses visions, de lui donner sa structure propre. Après les fantaisies extravagantes des descendants des Monnet et des impressionnistes, les peintres français modernes vous paraissent-ils moins originaux parce qu'ils donnent à leur monde désordonné de l'arête: ont-ils moins de talent parce qu'ils ont de nouveau appris à dessiner?

Comme eux, nos poètes ont réappris à dessiner. Leurs arabesques forment une architecture souvent compliquée où s'enroule le chèvrefeuille. Cela est significatif dans l'oeuvre dense, gracieuse, aérée d'un Gilbert Trolliet, qui, dans les *Paysages Confidentiels* et les *Deux Odes*, surtout, retrouve un équilibre où ne s'est pas compromise l'originalité de sa pensée poétique. Elle atteint là un sommet: Ainsi, autrefois, Henry de Régnier se dégageant du symbolisme trouvait la forme exquise de ses plus beaux poèmes; et, plus près de nous, certains descendants des surréalistes ont concilié dans leurs poèmes leur fantaisie avec le souci d'un ordre poétique dont ils sentaient impérieusement le besoin.

Un Pierre Beausire demeure plus hermétique, mais Jean Hercourt, Arthur Bertschy me paraissent à la fois soucieux de fantaisie et d'ordre: Arthur Bertschy qui, dans deux plaquettes d'une fine sensibilité, a écrit des vers d'une seule coulée:

Nous devons tous un soir descendre vers le Monde
ou, plus subtil:

Fuis le désordre ailé du vallon musical.

Je n'aurai garde, dans cette trop brève revue, d'oublier un noble poète, le Vaudois Gustave Roud, si magnifiquement édité par Mermod: son vers d'un classicisme très moderne, semble concilier le mystère et l'harmonie, la clarté et l'ombre dans les pages qui lui ont été inspirées *Pour un Moissonneur*:

Un dimanche sans faux comblé de cloches pures
Ouvre à ton corps brûlé ta gorge de fraîcheur
Fumante, fleuve d'air aux mouvantes verdure
Où tu descends battu de branches et d'odeurs.

J'en connais encore qui, plus traditionnalistes, ne manquent pas de talent: François Franzoni, qui est souvent un grand poète, Georges Verdène, Pierre Valette, le maurassien Hilaire Theurillat, Edouard Martinet, René Borchanne et Rogivue, sans compter les poétesses: Emilia Cuchet-Albaret et Evelyne Laurence, peu touchées, elles, par l'influence de la comtesse de Noailles, qui paganisa la plupart de ses contemporaines de France jusqu'à ses tout derniers temps.....

D'autres encore mériteraient d'être cités: qu'ils me pardonnent! La Suisse romande semble produire avec autant plus de prodigalité les poètes qu'elle en fut plus avare jusqu'à la Restauration. Ils ne sont guère unis, sinon par la passion de s'exprimer authentiquement; mais tous haïssent la facilité, se méfient des poncifs, du déjà entendu. Influencés, ils le sont peu ou prou par les grands courants de la poésie française — car la France fait partie de notre espace vital poétique! — mais, exigeants pour eux-mêmes, je les vois conquérir peu à peu leur personnalité, s'affirmer.

On prend mieux conscience de cette originalité de la poésie romande d'aujourd'hui quand on la compare à celle du commencement du 19ème siècle, où les petits romantiques Imbert-Galloix et Charles Didier, émouvants parfois, ou Monneron (qui se suicida en Allemagne) n'offrent que de tendres et pâles imitations de Lamartine et de Hugo.

La poésie est encore dans le coeur de ces êtres délicieux qui n'écrivent pas de livres, mais consignent fidèlement, le soir, dans la chambre solitaire, leurs rêves et leurs tristesses. On trouverait de ces cahiers chez ces vieilles filles secrètes qui confient à la page blanche leurs espoirs longtemps caressés en vain.

Il y a, enfin, ces êtres d'élite, formés tôt aux bonnes lettres, pour qui la poésie est restée la langue sacrée où l'on fixe avec un soin tout mêlé de tendresse, les moments charmants ou pathétiques, les angoisses et les espérances du temps qui passe. C'est ainsi que mon ami, M. André Bouvier, l'auteur d'une thèse magistrale sur Bullinger, a composé un petit recueil fort bien fait et présenté avec goût: *Le Collier*, où serait digne de figurer l'émouvant poème qu'il composa à la mémoire de son père, le professeur Bernard Bouvier, ce grand mainteneur des traditions helvétiques, qui avait tous les charmes de l'intelligence, toutes les séductions du coeur. Son influence littéraire sera durable à Genève, où il vécut, comme à Zurich où tant d'affections, de souvenirs et, disons-le, d'admiration le ramenaient fidèlement:

Ton visage, d'un coup, enveloppé de grâce,
S'est empreint, trait pour trait, d'une ample majesté:
Oui, c'est Dieu, je l'ai vu, qui de ses doigts efface
Les signes du combat clos pour l'Eternité.

Cette vitalité me réjouit. J'avoue que rien n'est plus reconfortant, dans le monde qui se défait, que l'affirmation multiple de la pensée créatrice, au moment où l'on pouvait justement craindre que déçus ou désespérés, les jeunes n'en vinsent à dire avec Madame de Noailles „qu'il n'est rien que la terre”.

Non! tournée vers les réalités spirituelles, la poésie d'aujourd'hui mieux maîtrisée qu'hier, plus originale, plus vraie, exalte l'humain et le divin; et le poète, penché vers son pays comme vers les êtres chers que lie un même destin, il crée, avec des mots choyés, un Paradis qui suggère l'autre, perdu, et nous assure de sa conquête possible: c'est ce que j'ai voulu dire dans le poème par lequel s'achève mon dernier livre *Poésie de la Grèce*:

Ah! que mon coeur se trouble devant tes colonnades,
O Parthénon!
Où l'imposteur longtemps douta de ton prestige.
Tout petit aujourd'hui sur tes marches usées,
Je sais que j'ai médité de ta pérennité.
O Poésie des lignes éternelles,
O Règle d'Or des proportions uniques,
Divinité du nombre, O merveille!

Oui, dans l'éther, tes lignes virginales
Sont comme un jeu divin dont pour l'Éternité
L'artiste a précisé la rectitude insigne.

Pierre et coeur, esprit, lumière,
Mon esprit tout entier participe de Dieu
Et sans savoir pourquoi mon âme est éblouie,
Dans les rectangles bleus limités par les marbres,
Je sens mes yeux s'ouvrir sur un monde inconnu!

KLEINE RUNDSCHAU

Zeitgenössische italienische Erzähler

Eine zusammenfassende Darstellung der gegenwärtigen italienischen Prosa kann nur rein informativen Charakter haben. Da wir unweigerlich an die Gegenwart gebunden sind, so wird die von uns getroffene Auswahl notwendigerweise in ihren kritischen Aspekten nur fragmentarisch sein können: das heisst, wir wollen keine abschliessende Bilanz ziehen, sondern weit mehr Vorschläge unterbreiten, die wir aus dem grossen Angebot der jüngsten Generation auswählen möchten, die ja dazu berufen ist, das historische Geschehen der Gegenwart zu erfassen und dichterisch zu gestalten. Wir wollen also die Aufmerksamkeit auf jene Verfasser lenken, die sich noch keinen klingenden Namen gemacht haben, deren Werke sich aber durch ihre künstlerische Gestaltung auszeichnen: eine Art Leitfaden über Schriftsteller, die sich polemisch gebildet und durch einen moralisch menschlichen, allen gesellschaftlichen Erfolgen fernen Ernst bestätigt haben. Man missverstehe dabei den Ausdruck „polemisch“ nicht. Eine Polemik kann nur dann fruchtbar sein, wenn ihr zähes Sichdurchsetzenwollen der Ausdruck eines mit sich selbst ringenden Gewissens ist. Wir verstehen darunter keine Polemik äusserer Auseinandersetzungen, der Debatten und Gelegenheitsproben, sondern jenes Mit-sich-selber-ringens, das jeder künstlerisch Schaffende an sich selbst und am zu gestaltenden Stoffe erfährt. Denn nur hier setzt die Kunst im wahrsten Sinne des Wortes ein. Daraus ergibt sich ja die ganze Vielfalt der Richtungen und der Ergebnisse künstlerischen Schaffens. Die gegenwärtige italienische Erzählerkunst ist dank der von den einzelnen Verfassern eingeschlagenen Richtungen äusserst vielgestaltig. Gewiss verbindet ein Bestreben diese ganze Vielgestaltigkeit, und zwar das allen gemeinsame Bemühen, der italienischen Prosa Neues und ihre stilistische Würde wiederzugeben. Seinen Anfang fand dieses Bestreben in den hervorragenden Beispielen eines Emilio Cecchi, eines Vincenzo Cardarelli und eines Antonio Baldini.